

Dans l'émission radiophonique publiée plus tard sous le titre de *Huit quartiers de roture*, Henri Calet nous invitait à une déambulation dans les quartiers populaires de la capitale, en quête de ses racines. Toute sa vie, l'auteur du *Tout sur le tout* n'aura cessé d'arpenter les rues parisiennes, carnet de notes à la main, en vue d'un vaste livre sur la Ville Lumière. Ce sont ces notes que publient aujourd'hui les éditions des Cendres sous le titre de *Paris à la maraude*, avec une belle préface et de nombreuses annotations de Michel P. Schmitt, qui en avait déjà proposé un échantillon dans le numéro d'*Europe* consacré à Calet (en novembre-décembre 2002). Schmitt rappelle que, de *La Belle Lurette* aux *Grandes largeurs*, la capitale est au centre de l'œuvre du romancier. *Paris à la maraude* rassemble l'intégralité des 1250 feuillets (notes sur le vif, réflexions lapidaires), accompagnés d'un cahier iconographique qui donne un aperçu des pièces du dossier que l'écrivain avait réuni : articles de journaux, dépliants touristiques, plans, cartes postales. Malgré les efforts de la veuve de Calet, Christiane Martin du Gard, ces documents n'avaient encore jamais paru.

Ces textes, inachevés, se présentent sous forme d'esquisses, de « choses vues », à travers des promenades aussi bien dans les quartiers défavorisés que dans les endroits plus huppés. Schmitt répertorie les principaux thèmes : les femmes, les déclassés, la nourriture, les souvenirs de jeunesse. Prises de 1935 à 1953, ces notes se superposent comme dans un palimpseste, évoquant à la fois l'histoire lointaine, le passé proche (l'avant-guerre) et le présent (les années cinquante). Schmitt écrit que Calet « radiographie la ville et la déshabille dans le silence étrange d'un film muet ».

Accompagné du merveilleux *Paris-guide* de 1867, recueil de textes explicatifs rédigé par les écrivains du temps, tels Théophile Gautier, Alexandre Dumas ou Victor Hugo, Calet propose des croquis personnels sur une ville qu'il parcourt à pied, avec son père ou son fils. Son projet est d'écrire un livre de l'ambition du *Paris, capitale du XIX<sup>e</sup> siècle*, de Walter Benjamin (lui aussi inachevé) ou du *Tableau de Paris*, de Louis-Sébastien Mercier. Les observations sont consignées dans un style enlevé et lapidaire qui évoque souvent les vers libres de « Zone » d'Apollinaire : « éclairage fluorescent / mécanographes / dactylos / mêmes blouses bleues ». Le texte tout entier se lit d'ailleurs comme un long poème, un hymne à la capitale. On retrouve la verve truculente de l'auteur de *La Belle Lurette* dans l'évocation des Halles (proche de celle du *Ventre de Paris*) : « tomates fruits fouilles / partout des boyaux, des tripes qui pendent / abats en caisse / viande ». Cette façon de se retrouver dans la description du monde des prostituées, très présentes dans l'œuvre : « rue de Budapest / arcades / la main sur la hanche, gros ventre, sourcils froncés / femmes alignées cigarettes dans un port ? »

Au fil des rues, Calet croque les bâtiments (peu de monuments typiques) et surtout, en bon romancier, les passants, pris sur le vif. Il saisit de son crayon des petites saynètes d'une concision très française : « une fille blonde à cheveux courts qui pleure / l'amie : pourquoi ? », ou : « autobus jeune femme qui lit *Le Passe-muraille*, elle sourit ». Parfois ces instantanés font penser à un inventaire à la Prévert, comme ce trait : « une femme / trois aveugles / rue Courtalon ». Des ébauches d'images poétiques naissent, encore à l'état de brouillon, comme « quai d'Austerlitz / d'un côté : gare ; de l'autre entrepôts / une espèce de port de mer ». La flânerie incite à la rêverie condensée dans une formule : « la Seine pareille le courant "scs" idées ». À l'instar d'Apollinaire, Calet nous invite à regarder autrement le paysage urbain. Au « J'aime la grâce de cette rue industrielle » de « Zone » répond un « il y a une poésie de ces rues / il y a une poésie triste, grise ».

La question sociale est au cœur des observations de Calet. Il recense méthodiquement les organismes qui aident les plus défavorisés, de l'hospice de la Salpêtrière (à l'origine prison pour femmes et lieu d'incarcération de Manon Lescaut, comme le rappelle Schmitt) à l'*Assistance pour le travail*, citée conçue par Le Corbusier pour l'Armée du Salut, en passant par la mention des HLM. Le regard sur une population modeste, parfois immigrée, et à son budget serré, brosse le tableau d'un Paris populaire tel qu'on le voit dans les films d'un Jacques Becker par exemple, avec ses petits restaurants (dont Calet n'oublie pas les menus) et ses cafés. L'auteur donne même des chiffres : au sujet du deuxième arrondissement, il précise, en le comparant avec le seizième : « salles de bain avec douches 7% XVI<sup>e</sup> 52% ». Le Paris d'après-guerre, avec ses poêles à charbon, ses « taxis-autos » et ses bouteilles de Pernod est rappelé par ces listes fragmentaires qui se lisent comme un roman par leur vivacité. La mention d'inscriptions désuètes telles que, à la devanture du « *Bar des faits divers* », « ON PEUT APPORTER SON MANGER » ou à telle enseigne de Pigalle, « les nus les plus osés de Paris » (visible dans *Bob le flambeur* de Melville), rappellent un Paris d'autrefois. On croise aussi les célébrités du moment : « Pierre Brasseur barbu sort d'une auto américaine », « André Breton monte dans le 68 et lit le journal », ou encore Maurice Chevalier sur le boulevard Haussmann, « pas distingué ».

À l'exemple d'un Didier Blonde, Calet est fasciné par la disparition de rues ou de quartiers d'une ville en pleine rénovation, et par les changements de noms, toujours révélateurs. Le square Déroulède s'appelle maintenant Marcel-Pagnol, la rue d'Enfer a été débaptisée pour le nom plus valorisant de rue Bleue. Sous le Paris contemporain se dessinent toujours en filigrane plusieurs Paris : la ville historique, et son rôle sous la Révolution ou l'Occupation ; la ville secrète (les Catacombes), et même la ville littéraire, à travers les adresses de Balzac, de Nerval ou de Baudelaire. Dans le *Paris-guide*, Hugo n'affirmait-il pas : « Ce qui complète et couronne Paris, c'est qu'il est littéraire » ?

L'édition proposée par Michel P. Schmitt classe ces notes par arrondissements et rappelle brièvement le rôle de chaque lieu dans l'œuvre. Les marginalias éclairent les références qui resteraient obscures et la présentation aérée facilite la lecture.

Proche de l'univers d'un Léon-Paul Fargue ou d'un Perec, *Paris à la maraude* offre une promenade en pointillés dans les différentes strates d'une ville en perpétuel mouvement. Ce qui fait le prix du volume est d'abord que, comme le rappelle Schmitt dans sa présentation, le « Paris de Calet [...] n'existe plus » : il est aujourd'hui bien moins populaire et attire surtout les investisseurs et les touristes. *Paris à la maraude*, par de simples notes discontinues, au rythme du marcheur, parvient à reconstituer la capitale pittoresque et éternelle. Mais cette marche incessante à travers la ville est aussi une quête de soi-même. La découverte du paysage urbain est aussi révélation pour le promeneur moderne. Dans *Le Tout sur le tout*, méditant sur le sens de ces flâneries, Henri Calet remarquait déjà : « Et je me prends en filature à travers les ans et les rues ».